

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 13 (2021)

Artikel: Une autrice patoisante : Pekoji di Chouvin
Autor: Maillard, Sandy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048032>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sandy Maillard, née en 1993, est assistante-doctorante en langue et littérature françaises à l'Université de Neuchâtel depuis août 2020. Auparavant, elle a enseigné aux CO de Bulle et de Riaz en parallèle de ses études à Fribourg. Très engagée dans la vie associative, elle est aussi passionnée d'art.

Une autrice patoisante

Pekoji di Chouvin

Aujourd'hui, les petits mots patois qui s'offrent au lectorat du journal La Gruyère sont de la main de divers patoisants, comme de la renommée Anne-Marie Yerly-Quartenoud. Mais avant elle, une autre femme y publiait déjà des « message[s] gracieux » sous le pseudonyme de Pekoji di Chouvin. Cette fleur du patois – pekoji désigne en effet la primevère médicinale, qui poussait alors en abondance dans certains champs de l'Intyamont et plus précisément aux Chouvin, un pâturage entre Albeuve et Les Sciernes – n'est autre que Maria Beaud-Pugin, née en 1898 et décédée en 1983, tenancière de l'Auberge de l'Ange d'Albeuve. S'il était réputé du temps de son activité littéraire, le nom de Pekoji di Chouvin tend à être oublié, plus encore hors des milieux patoisants. Pourtant, presque quarante ans après sa mort, ses écrits, en plus d'une qualité littéraire manifeste, conservent une certaine actualité. Ils témoignent surtout de l'esprit vif, enjoué et sensible d'une patoisante qui mérite qu'on lui rende ses lettres de noblesse.

¹ Les informations biographiques proviennent de : YERLY-QUARTE-NOUD, Anne-Marie : « A Pekoji di Chouvin », in *L'Ami du patois*, La Roche, 1983, p. 24 ; GREMAUD, Michel : « Nécrologie », in *La Gruyère*, 24 novembre 1983 ; les témoignages de Marianne Beaud-Ecoffey (veuve de Dominique, dernier fils de Maria Beaud-Pugin) et de ses enfants Véronique Castella-Beaud et Gaby Beaud (petits-enfants de Maria), recueillis lors d'une rencontre très appréciée.

² Hebdomadaire catholique romand, dont le nom initial était *L'Écho vaudois*, aujourd'hui *L'Écho romand*.

³ La famille de Maria Beaud-Pugin mentionne la laiterie, alors que l'article de *L'Ami du patois* (cf. note 1) parle d'une épicerie et celui de Michel Gremaud dans *La Gruyère* (cf. note 1) du magasin Coop.

Maria Beaud-Pugin naît au Châtelard le 14 décembre 1898¹. Son père est forestier. Elle suit l'École normale au pensionnat du Sacré-Cœur à Estavayer-le-Lac, dont on lui prédit qu'elle ne sortira jamais, toute chétive et faible qu'elle paraît. C'est se rendre fort peu compte de la femme de caractère qu'elle deviendra. Après ses études, elle enseigne un an ou deux à l'école catholique de Villeneuve, dans le canton de Vaud, puis revient en terres fribourgeoises, à Albeuve, où elle rencontre Louis Beaud, qu'elle épousera.

De ce mariage naissent quatre fils, entre 1923 et 1934 : Joseph, connu dans nos régions pour avoir été curé de Rolle et rédacteur en chef de la revue *L'Écho*², Gabriel, Yves et Dominique. Maria et son mari travaillent d'abord à la laiterie à Vulruz. Mais les temps sont durs car, juste après la Première Guerre mondiale, les gens n'ont pas de quoi acheter même du lait. Ils reprennent alors la laiterie³ de Montbovon, puis l'Auberge de l'Ange à Albeuve, qu'ils tiendront de 1934 à 1954. La Seconde Guerre mondiale n'a pas raison de leur établissement : des militaires s'y arrêtent

fréquemment. Maria est non seulement la cuisinière, mais surtout la patronne des lieux. Sa seule présence suffit à calmer les ardeurs des plus bagarreurs de ses clients. Mais cette autorité naturelle va de pair avec un cœur généreux, dont les battements chaleureux résonnent en exemple d'hospitalité loin à la ronde.

La famille emménage ensuite à Neirivue, dans la maison où vit encore la veuve de Dominique, Marianne Beaud-Ecoffey. Louis trouve du travail à l'usine de meubles Gremion, où il perd la vie en 1954 dans un accident. La même année, leur fils Gabriel est emporté par la tuberculose. Ces deuils l'affectent profondément, sans pour autant la couper des autres. Elle accueille en effet des enfants orphelins et surveille les devoirs des écoliers et écolières du village. Elle part à la découverte d'autres cantons, d'autres pays, voyage beaucoup avec une amie de Lausanne, emmenant souvent sa petite-fille et filleule Véronique – et remplit déjà des carnets entiers de ses récits de voyage.

Maria est une femme indépendante, intrépide, ouverte sur le monde. D'une grande sensibilité, elle est prompte à aimer et à aider qui en a besoin. Mais elle est également pleine de rigueur, dans l'éducation qu'elle donne à ses enfants et petits-enfants comme dans la foi. Très croyante sans être bigote, Maria est convaincue qu'une vie juste est une vie menée avec respect, authenticité et charité. Elle nourrit aussi un profond attachement pour les traditions gruériennes, qu'elle s'efforce de préserver, notamment au sein du Groupe choral de l'Intyamon et de ses textes en patois.

Maria Beaud-Pugin décède le 23 novembre 1983 à l'hôpital de Riaz. Les hommages se multiplient en mémoire de cette fleur qui a marqué les esprits par sa personnalité unique.

Dans «La kotze dou patè»

C'est à la retraite que Maria Beaud-Pugin prend la plume en patois, puisant l'inspiration à une source intarissable: la nature humaine. En effet, Pekoji trouve un plaisir certain à relater les petites anecdotes villageoises, à l'affût desquelles elle se tient. La vie quotidienne des petites et nobles gens constitue un terreau fertile de création littéraire pour la plume gentiment satirique et surtout très humoristique de l'autrice. En quelque sorte, ses textes sont autant de

*Lè j'èmi dou patê rêmou-
jèron grantin*

*À chi tro dè papê dou de-
chando matin.*

*Lyèjan chu la Grevire avui
tan grô piéji*

*Le mèchâdzo grahuià chigni
dè Pekoji*

«Les amis du patois se sou-
viendront longtemps

De ce petit billet du samedi
matin.

Ils lisaient, sur *La Gruyère*,
avec grand plaisir

Le gracieux message signé
par Pekoji.»

YERLY-QUARTENOUD, Anne-Marie,
«A Pekoji di Chouvin», in *L'Ami du
patois*, 1983, p. 25.



Maria Beaud-Pugin (collection privée).



reflets d'une société qui se voit alors matérialisée en mots finement choisis. Par leur ancrage direct dans l'actualité d'un temps et d'un lieu donnés, ils témoignent également de nombreux phénomènes socioculturels et offrent ainsi une porte d'entrée privilégiée sur la réalité historique du XX^e siècle dans nos régions fribourgeoises.

Pekoji nourrit notamment une grande admiration pour Tobi-di-j'èlyudzo, qu'elle voit comme son maître. Poésie, prose courte, pièce de théâtre, elle touche aux trois grands genres littéraires, excellent même dans les registres profane et sacré – alliant souvent subtilement les deux – et s'adonnant aussi à la traduction. Elle transpose⁴ en effet en patois la pièce de théâtre *Les vieillards amoureux*, comédie en un acte écrite en flamand par Gaston-Marie Martens et traduite en français par l'auteur lui-même. Avec cette adaptation, elle remporte en 1981 le 2^e prix à la Fête des patois romands. La pièce, *Di vilyo dzouno intrèprè*, dont la mise en scène est assurée par Dominique Beaud, fils de Pekoji elle-même, et par Adèle Castella, est jouée en 1984 par le Groupe choral de l'Intyamon aux rencontres théâtrales de Bulle⁵. Maria Beaud-Pugin publie jusqu'à sa mort plus de mille « billets » dans la rubrique « La kotze dou patè » du journal *La Gruyère* et quelques textes dans le *Recueil de prières en patois* réunies par Jean Tornare en 1987⁶. Un de ses textes, *Rèvinyîdè, piti Jésus!*, est mis en musique par Oscar Moret en 1985 et publié dans un recueil de sept lieder intitulé *Tsancholè*, enregistré par Michel Brodard⁷.

De manière générale, l'œuvre de Pekoji di Chouvin revêt une qualité littéraire indéniable, entre esthétique poétique et sens du mot juste, entre registre intime et visée universelle, sans oublier la maîtrise évidente de la chute. Dans son éloge funèbre, Michel Gremaud écrit qu'« on y trouve encore le juste balancement de la langue, la précision du vocable, une authenticité et un amour du pays tissé de sensibilité, non de sensiblerie. Si bien qu'en évoquant une amusette, elle plaçait des grains de sagesse d'autant plus prisés qu'ils étaient épicés.⁸ » Les trois textes qui suivent, présentés en patois et dans une traduction en français⁹, n'offrent qu'un trop petit aperçu de l'œuvre abondante de Pekoji di Chouvin. Mais nous espérons vivement qu'ils donneront envie d'en lire plus !

⁴ En plus de le traduire, une transposition vise aussi à adapter un texte au contexte spatio-temporel de la langue cible.

⁵ PG, *La Gruyère*, 5 mai 1984.

⁶ TORNARE, Jean ; SUDAN, Raymond : *Recueil de prières en patois*, Sorens, 1987.

⁷ Source : SENN, Maurice ; TOSCANI, Rachel : *Catalogue des œuvres d'Oscar Moret. Brochure complémentaire au Catalogue Chatton (1995)*, Fribourg, BCU, 2013, en ligne [https://doc.rero.ch/record/32887/files/Catalogue_Moret.pdf], ici, pp. 3 et 7.

⁸ GREMAUD, Michel : « Nécrologie », in *La Gruyère*, 24 novembre 1983.

⁹ Nous donnons des traductions qui respectent le plus fidèlement possible les textes originaux, mais certains éléments de lexique, de syntaxe et de ponctuation ont dû être légèrement adaptés. Ces traductions n'auraient pas été possibles sans la très généreuse aide de Sœur Bénédicte Delacombaz, qui a été la première à nous parler de Pekoji di Chouvin. Sa propre tante, Adèle Castella, par qui elle a été élevée, découpait à même le journal les textes de la patoisante ; elle en a conservé une cinquantaine dans un petit cahier bleu, dont Sœur Bénédicte a hérité. Que Tante Sœur Bénédicte trouve ici l'expression de ma profonde gratitude.

«Le pu y mouênè»

Din kotiè kemounè, l'an adi di mouênè po fère l'èkoula. Dinche lè-j-otoritâ chon trantylè, lè damejalè l'an chovin le mikrobe dou mariâdzo è fô tsandji...

Lè mouênè fan lou minâdzo, lou kurti è chovin vouêrdon di dzenilyè. On kou, din on grô velâdzo, la mouênè d'la koujena, l'a betâ a kôvâ. Totè lè rêlyè chon-j-ou bin aplikâyiè: irè la bouna lena, la kroka irè bala lârdze, lè-jâ bi grô. Ti lè dzou[a]¹⁰ portâvè a medji è a bère a cha dzenilye, ke dzojè chu lè-j-à, kemin che l'avi fi chin tota cha ya.

Ou bu dè vint'yon dzoua, lè trè mouênè, iran pouchtâyè po vére chayi lè pudzin, ma rin, pâ oun'à pekâ. Le lindèman adi rin...

Bin in pochyn, la poura koujenère va vè la vejena, li kontè chè mâlâ.

La vejena li dèmandè che totè lè kondihyon chon-j-ou rêchpèktâyè?

– Ma ouè, ke rèpon la mouèna tota trichta.

– Yô y-vo prèlè-j-à?

– Ma, lè di nouthro.

– Vo-j-i portan on pu?

Tot'èkafoudya, la mouèna li rèpon:

– O na! Portyè? Fô on pu?

Texte paru dans *La Gruyère*, le 7 décembre 1968.

«Le coq aux sœurs»

Dans quelques communes, ce sont encore des religieuses qui enseignent. Ainsi, les autorités sont tranquilles, car les demoiselles ont souvent le virus du mariage et il faut alors les remplacer¹¹...

Les religieuses font leur ménage, leur jardin et gardent souvent quelques poules. Une fois, dans un grand village, la sœur cuisinière a mis une poule à couvrir. Toutes les règles ont été bien appliquées: c'était la bonne lune, la poule couveuse était bien large, les œufs bien gros. Tous les jours, elle portait à manger et à boire à sa poule, qui restait couchée sur les œufs comme si elle avait fait ça toute sa vie.

Au bout de vingt-et-un jours, les trois sœurs étaient impatientes de voir sortir les poussins, mais rien, pas un petit pic¹². Le lendemain, toujours rien.

Très en souci, la pauvre cuisinière va chez sa voisine, lui conte son malheur.

La voisine lui demande si toutes les conditions ont été respectées.



(collection privée).

¹⁰ Noté «dzoue». Nous rectifions sur la base de l'occurrence «dzoua» qui apparaît plus bas.

¹¹ À cette époque, une loi communale autorisait les femmes non mariées à enseigner jusqu'au moment du mariage, où elles se voyaient interdire cette profession, devant alors s'occuper du ménage.

¹² Référence au geste que font les poussins pour casser la coquille.

- Mais oui, répond la sœur, toute triste.
 - Où avez-vous pris les œufs?
 - Mais, ce sont les nôtres!
 - Vous avez pourtant un coq?
- Toute confuse, la sœur lui répond :
- Oh non! Pourquoi? Il faut un coq?

«Le tsapalan è le chindik»

In chovigni dou règrètâ Ernest Cachtelâ, din chi tin, chindik d'Erbivouè.

Vo chédè tréti ke din nothron tyinton ly-a chovin dutrè piti velâdzo apèdji a na grocha kemouna. Tinke le ka don galé kâro ke li dyon lè Chièrnè è ke fâ kemouna avui Erbivouè.

Lè dzin dè ha kotse âmèran prou fére lou piti potâdzo po lou konto. Po chin ke ly'-è d'la kemouna, y pahlyinton onko. Ma, po la pèrotse, l'è ôtra tsouja.

L'an na galéja tsapala è, dèto tin, Monchègneu l'ou-ja bayi on tsapalan. L'an keminhyi a batchi intche-là, pu chè chon maryâ din lou tsapala. Apri trovâvan k'irè tru yin po alâ intèrà lou mouâ a Erbivouè.

Iran dyuchto in trin dè dichkutâ po fére on chinmihyèro vèr là, kan le chindik, Ernest, ke moujè prà, ke dèvejè tyè a propou è ke pè chu le martchi châ bin menâ le rabo, ly-a fayu alâ fére dutrè takignichè pè la kura di Chièrnè.

Moncheu Maradan, le tsapalan, on to fin, ly idyivè. In tsapujin na vilje pouna, bin mantignète, le chindik ch'è betè a dre:

– Nekoué derè ke chi bou la pou'th're dutrè hin-j-an, lè adi chan ko to.

– O, pèr-inke, ke fâ moncheu, l'è l'y-è bin tan bon ke to chè mantin gayâ grantin.

– Puchke l'è dinche, ke fâ nothron rujâ chindik, tyè y-vo fôta don chinmihyèro!

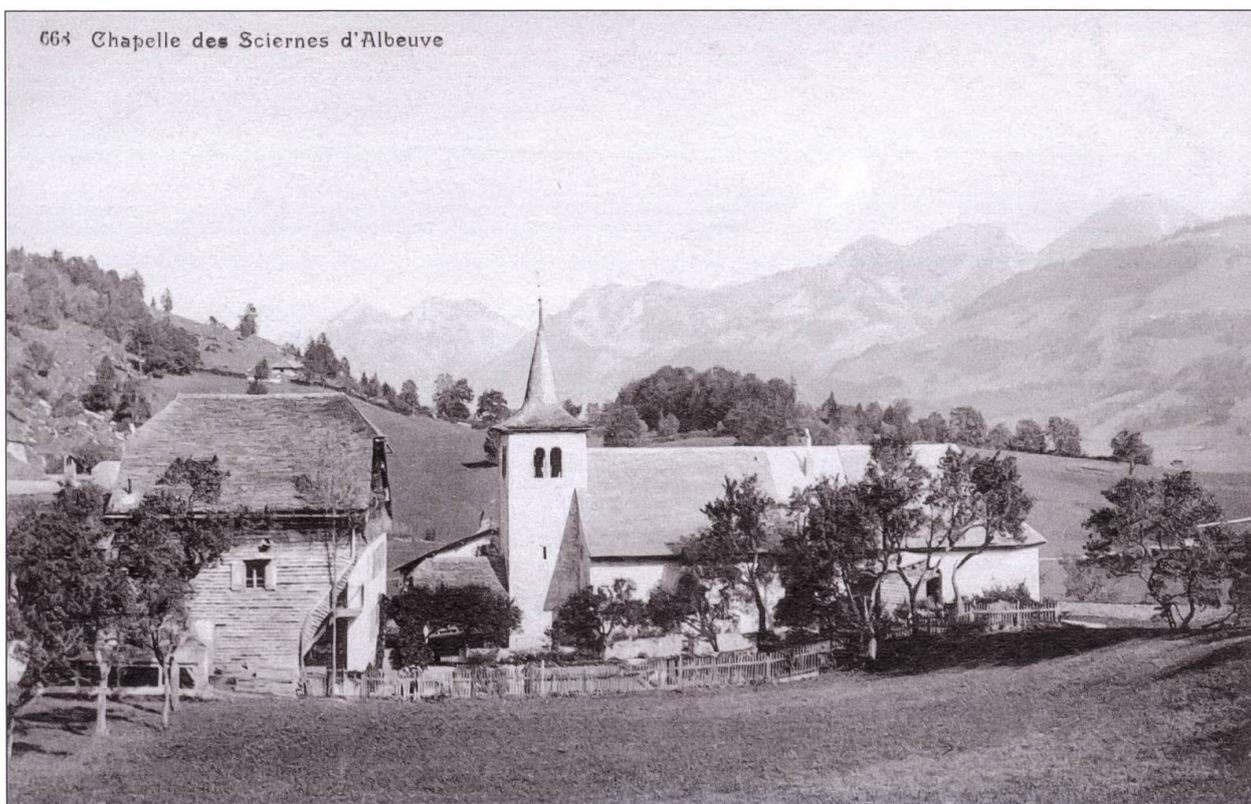
Texte paru dans *La Gruyère*, le 15 juin 1974.

«Le chapelain et le syndic»

En souvenir du regretté Ernest Castella, en ce temps syndic d'Albeuve¹³.

Vous savez tous que, dans notre canton, quelques petits villages sont regroupés dans une grande commune. C'est le cas d'un joli coin appelé Les Sciernes, qui fait partie de la commune d'Albeuve.

¹³ Ernest Castella était le mari d'Adèle Castella, dont il a déjà été fait mention.



La chapelle et la cure des Sciernes-d'Albeuve. © Photo Charles Morel, Musée gruérien.

Les gens de ce coin aimeraient bien faire leur petite soupe pour leur propre compte. Pour ce qui est de la commune, ils patientent encore. Mais, pour la paroisse, c'est autre chose.

Il y a une jolie chapelle et, de tout temps, Monseigneur leur a donné un chapelain. Ils ont commencé à baptiser chez eux, puis se sont mariés dans leur chapelle. Puis, ils trouvaient que pour enterrer leurs morts, c'était aller trop loin que se rendre à Albeuve.

Ils étaient en train de discuter pour faire un cimetière chez eux, quand le syndic, Ernest, qui réfléchissait beaucoup, qui ne parlait qu'à propos et qui, par-dessus le marché, sa[vait] bien manier le rabot¹⁴, a dû aller faire quelques réparations à la cure des Sciernes.

Moncheu¹⁵ Maradan, le chapelain, un fin d'esprit, l'aidait. En chapusant¹⁶ une poutre vieille mais bien maintenue, le syndic s'est mis à dire :

– Qui dirait que ce bois a peut-être deux à trois cents ans ! Elle est encore saine comme tout.

– Oh, parce que, fait Moncheu, l'air est si bon que tout se maintient très longtemps.

¹⁴ Référence au métier qu'exerçait Ernest Castella, à savoir charpentier.

¹⁵ Nous décidons de conserver ce mot patois tel quel parce qu'il ne possède aucun équivalent exact en français et que le traduire engendrerait une perte de sens certaine. Il signifie «monsieur le curé».

¹⁶ Aussi «chapuiser»: terme spécialisé signifiant «fendre, tailler, dégrossir du bois».

– Puisque c’est ainsi, fait notre rusé syndic, pourquoi vous faut-il donc un cimetière!

«Piti Jésus, t’è vu préyi !»

*A ti hou ke van in’oto
In moto, ou bin in vèlo
Ke fronnon, chin vère le dondji
Piti Jésus, vin l’ou-j-idi !
Dè l’èchpri, n’an chovin pâ tru,
Di kou l’an chono, ou bin tru bu,
Tinke le mâlà, chin l’avi yu
Vin l’ou-j-idi, piti Jésus!*

*Dè ti hou ke ch’è fan trinâ
Ke chon biochi, ke chon èkrajâ
Di j’anhlyan, ke lèvon le nâ
Di-j-infan tant chovin èthoua,
Piti Jésus, vin ou chèkoua!*

Texte paru dans *La Gruyère*, le 7 décembre 1978. Il s’agit d’un poème de trois strophes. Le dernier vers de chaque strophe agit comme un refrain, qui semble rappeler le *Kyrie eleison*, prière de la liturgie catholique.

«Petit Jésus, je veux te prier !»

À tous ceux qui vont en voiture,
À moto, ou bien à vélo,
Qui foncent sans voir le danger:
Petit Jésus, viens-leur en aide!

De l’esprit, ils n’en ont souvent pas trop;
Parfois, ils ont sommeil, ou bien trop bu.
Voilà soudain le malheur, sans qu’ils l’aient vu:
Viens-leur en aide, petit Jésus!

À tous ceux qui se font traîner,
Qui sont blessés, qui sont écrasés,
Aux anciens qui lèvent le nez¹⁷,
Aux enfants si souvent étourdis:
Petit Jésus, viens à leur secours!

¹⁷ «Lèva le nâ»: littéralement, «lever le nez». Le sens de cette expression demeure obscur. Nous faisons l’hypothèse, sur la base du contexte dans lequel elle apparaît, qu’il s’agit d’une périphrase métaphorique du verbe «mourir». En effet, lorsqu’on a le nez levé, c’est qu’on est potentiellement allongé, et donc mort.

Une primevère à préserver

Dans l'édition du journal *La Gruyère* du 12 décembre 1998, Patrice Borcard rendait hommage à Maria Beaud-Pugin, qui aurait alors fêté son centième anniversaire. Il terminait son article sur ces mots : « Et [Pekoji] mériterait, un jour ou l'autre, d'être honorée par le geste d'une publication.¹⁸ » Plus de vingt ans après la formulation de ce vœu, aucun travail de la sorte n'a encore été réalisé, ni même entrepris. Certes, une telle démarche serait considérable : dépouillement d'archives, transcription, édition, traduction, publication... Mais ce ne serait que rendre justice à une femme qui a voué toute son œuvre à la valorisation et à la transmission d'un patois qu'elle a grandement contribué à préserver. À l'approche du quarantième anniversaire de sa mort, nous exprimons à nouveau le désir de voir un jour publiée l'œuvre de Pekoji di Chouvin.

¹⁸ BORCARD, Patrice, in *La Gruyère*, 12 décembre 1998. Un souhait similaire avait déjà été émis par Michel Gremaud dans l'hommage écrit à la mort de Pekoji.